TEMPERATURE

Du 23 octobre 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 191 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
6 du matin....	74	23
Midi.....	76	24
3 P. M.....	76	24
6 P. M.....	74	23

SOMMAIRE.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

La Clarinette, Histoire d'une Vendéenne de 1795.
Le Trousseau de Jeanne.
Les Grand'Mères, poésie.
Ma bonne Maman.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffons.
L'Actualité, etc., etc.

La Convention des Levées.

Plus que jamais la Nouvelle-Orléans devient la cité des conventions.

Toutes les grandes associations financières, industrielles, commerciales, artistiques s'y donnent à l'envie rendez-vous et tiennent à honneur de s'y faire représenter dans leurs réunions annuelles par leurs membres les plus éminents en qualité de délégués.

De toutes les conventions, la plus importante à coup sûr est celle des levées, parce qu'elle intéresse tous les Etats de l'Union, spécialement ceux de la grande vallée du Mississipi.

Il n'est donc pas étonnant que tous les gouverneurs de l'Union et les principales autorités des différents Etats aient été invités, et qu'un grand nombre de ces distingués personnages se fassent une gloire et un devoir de s'y rendre en personne et d'y prendre la parole.

Il nous faudrait toute une colonne pour dresser la liste des hauts fonctionnaires de l'Union et de la Louisiane qui doivent faire grande figure dans cette réunion. On sait qu'elle a eu lieu ici même, à la Nouvelle-Orléans. Il est donc tout naturel d'y voir briller au premier rang sur la liste des orateurs inscrits les noms de notre gouverneur W. W. Heard et de notre maire Paul Capdevielle. Impossible pour une noble et nombreuse population comme la nôtre, d'être mieux représentée et d'avoir choisi de plus éloquents orateurs pour défendre une cause qui nous est si chère à tous.

Ce n'est pas une simple question de politique ou de parti qui réunit tous ces hommes ici le 27 courant; ce n'est pas pour prendre part à une distribution de places plus ou moins lucratives que tous ces personnages ont consenti à se déplacer. Il s'agit d'assurer l'avenir de la grande vallée et la prospérité de toute l'Union, sans distinction de parti, d'origine ou de section. Le politicianisme n'a rien à voir dans cette question et c'est là ce qui en fait toute la grandeur.

En un mot, le problème à résoudre consiste à "nationaliser" le fleuve, à en systématiser les travaux et à leur donner l'unité de direction qui leur a manqué jusqu'ici. Que de travaux accomplis en pure perte, que d'argent inutilement dépensé, puisque l'œuvre n'est guère plus avancée maintenant que le premier jour!

On reste confondu, quand on songe qu'il a fallu trois quarts de siècle pour qu'en haut lieu on s'aperçut de l'énormité de la faute commise et que l'on osât y porter remède.

Sur la liste des orateurs qui doivent se faire entendre durant la Convention, on trouve les noms d'hommes éminents appartenant à presque tous les Etats de l'Union, Nord et Sud, Est et Ouest, ce qui dénote le caractère profondément national des travaux à accomplir.

TRANSFORMATION —DE LA— Basse Louisiane.

Si peu d'intérêt que l'on puisse porter à l'avenir de la basse Louisiane, soit comme natif, soit comme simple résident étranger, il est impossible de n'être pas vivement frappé des grandes choses qui s'y sont accomplies depuis une cinquantaine d'années et spécialement dans ces derniers temps. Il s'y est fait une complète transformation du pays. Là où il n'y avait autrefois que de vastes marécages plus nuisibles qu'utiles à l'homme, et dont la mise en rapport semblait impossible, nous voyons s'étendre à perte de vue des champs de maïs, de coton, de riz, de cannes à sucre qui sont un objet d'envie pour les habitants du Nord, de l'Ouest, de l'Est. Les progrès sont tels, que ceux-là mêmes qui en sont les principaux facteurs ne peuvent en croire leurs yeux. Ébloui par les résultats inattendus, inespérés de leurs travaux, ils s'imaginent avoir atteint les dernières limites des améliorations agricoles; ils pensent que la basse Louisiane est arrivée à son apogée comme puissance productrice.

Il n'en est rien. Ce qu'ils ont fait jusqu'ici est cent fois moins considérable que ce qui leur reste à faire.

Ce n'est plus timidement, par des efforts individuels, spasmodiques, que l'on tente de conquérir à la culture les monstrueux marécages qui faisaient le désespoir de la génération qui a précédé la nôtre.

C'est par milliers, par centaines de mille acres que l'on procède; et cela froidement, méthodiquement, avec toutes les ressources que fournit la science de l'irrigation et de la sanitation.

Parcourez les vastes paroisses de St Bernard et Plaquemines, autrefois la proie des eaux du fleuve et du golfe; vous les verrez se dessécher peu à peu et faire prodigieusement fructifier la semence que la main de l'homme leur confie. On s'est bien vite aperçu que leurs terres étaient d'une incomparable fertilité. Aussi haussent-elles de valeur, tous les ans, et voit on des terrains réputés à jamais incultes se vendre à des prix très élevés. Les ingénieurs se sont mis à l'œuvre. Ils ont desséché d'abord, irrigué ensuite et fait du sol le plus ingrat le sol le plus fertile que l'on ait jamais vu. Et il en sera bientôt ainsi de la basse Louisiane jusqu'au dessous de Buras et des rives mêmes du Golfe.

Ce qu'il y a de plus heureux dans cette affaire, c'est que les spéculateurs qui ne laissent jamais s'échapper une occasion de grossir leur porte monnaie, ont fait de ces terrains un trafic lucratif qui a puissamment contribué à la hausse de ces terrains, et nous pourrions citer de braves cultivateurs qui, ayant eu l'excellente idée d'améliorer leurs terres, se trouvent à l'heure qu'il est, possesseurs d'une fortune à laquelle ils n'avaient jamais osé aspirer.

Nos hôtels regorgent depuis assez longtemps d'étrangers venus des quatre coins de l'horizon. On aurait tort de croire qu'ils sont attirés parmi nous par une vaine et banale curiosité.

L'appât du gain, d'un gain fort légitime, sans doute, entre bien pour quelque chose dans ces déplacements, qui autrement n'auraient aucune raison d'être. C'est ainsi que la ville profite de visites qui n'ont pour but réel que l'étude de nos ressources agricoles et manufacturières.

Le départ des Souverains italiens pour la France.

LL. MM. le Roi et la Reine d'Italie ont quitté Pise le 13 octobre.

Une foule considérable était massée aux abords de la gare Porta Nova, pour assister au départ de Leurs Majestés.

Lorsque le roi Victor-Emmanuel et la reine Hélène sont arrivés, à 2 heures 15, dans une calèche attelée à la daumont, suivis des personnages de leur maison qui les accompagnaient en France, de frénétiques acclamations les ont salués, tandis que les musiques jouaient "la Marche royale", puis "la Marseillaise".

De toutes parts, les chapeaux et les mouchoirs s'agitaient: "Vive le Roi! Vive la Reine! Vive la France!" retentissaient.

Les souverains ont été reçus à la gare par l'amiral Morin et salués par les autorités.

Le train royal était composé de deux machines et de huit wagons. Les trois premiers wagons étaient des fourgons à bagages; le quatrième un wagon salon où étaient les cabines pour la Reine et sa suite; le cinquième un wagon salon où étaient les cabines pour le Roi, l'amiral Morin, les généraux Ponzio-Vaglia et Brusati.

Le sixième wagon contenait la salle à manger, le fumoir et un élégant salon. Suivaient deux longs wagons pour les autres fonctionnaires de la Maison royale et les employés des chemins de fer qui escortaient le train.

Le train royal s'est mis en marche à deux heures et demie, au milieu d'ovations enthousiastes. Une dernière fois, le roi Victor-Emmanuel est apparu à la portière pour répondre au salut de la population.

L'AMIRAL MORIN.

Un seul membre du cabinet italien a accompagné à Paris LL. MM. le roi Victor Emmanuel et la reine Hélène: c'est le vice-amiral Morin, ministre des affaires étrangères. Ce choix est significatif. Il l'est bien davantage encore si l'on considère l'homme qui en est l'objet, abstraction faite de la fonction qu'il occupe.

Le successeur des Visconti-Venosta et des Prinetti à la Consulta est, en effet, un des personnages les plus considérables de la Péninsule. Camarade du roi Humbert, il appartient à l'ancienne génération qui fit l'unité de l'Italie et qui, en dépit de la dictature crispinienne, resta imprégné de souvenirs français. Il est un des conseillers les plus justement respectés et l'un de ceux dont la parole fait le plus autorité. C'est qu'il joint à une grande connaissance des hommes et des choses, à une longue expérience des affaires, une probité et une loyauté auxquelles tout le corps diplomatique rend hommage. Il ne promet pas volontiers; mais, une fois engagé, on peut être sûr qu'il ira jusqu'au bout de sa promesse. C'est, avant tout, un homme de parole.

Il y a quelques mois, lorsque M. Prinetti, frappé en plein succès, dut abandonner le ministère des affaires étrangères, le vice-amiral Morin quitta, à son corps défendant et après une longue résistance, le ministère de la marine pour lequel il se croyait plus désigné. Il péchait par excès de modestie, ainsi que l'a prouvé depuis sa gestion extérieure. Il mérite toute la confiance dont le Roi l'honore.

Sa carrière fut, du reste, des plus brillantes. Né à Gênes le 15 mai 1841, il entra à l'Ecole navale de cette ville et fut en 1857 promu au grade d'aspirant de 1re classe. Successivement sous-lieutenant de vaisseau (1859), puis lieutenant (1860), il prit part aux guerres de l'Indépendance. Embarqué sur la frégate "Victor-Emmanuel", il se distingua à Ancône et mérita la médaille de la Valeur militaire. On le retrouve de nouveau, dans les guerres de 1866, second à bord du cuirassé "Terribili." Il assista, impuissant et la rage au cœur, à la fatale journée de Lissa, et l'Italie garda longtemps le souvenir des sombres et terribles révélations que fit le lieutenant de vaisseau Morin au procès de l'amiral Persano. Promu capitaine de frégate en 1871, il était en 1878 nommé capitaine de vaisseau. Il n'avait que trente-sept ans. Il devait cet avancement exceptionnel à ses remarquables qualités de marin, à sa haute valeur militaire et à son courage intrépide. Son nom était déjà l'un des plus populaires parmi les équipages.

Au début de l'année 1879, on lui confia le commandement de la frégate "Garibaldi" destinée à faire un voyage de grande circumnavigation. Son absence dura trois ans. Le commandant Morin eut maintes fois, au cours de ce long voyage, l'occasion de se signaler, en particulier lorsqu'il atteignit l'Amérique du Sud.

C'était l'époque où le Pérou et le Chili étaient en guerre. Mouillé dans les eaux du Callao, il assista, ainsi que plusieurs marins étrangers, à cette lutte fratricide, afin de protéger à l'occasion les sujets italiens, leurs droits et leurs biens. Des difficultés surgirent à plusieurs reprises. Dans les conseils que tenaient chaque jour les commandants des différentes nations, les avis du commandant Morin, qui était un des chefs les plus jeunes, prévalurent toujours.

Son exploit le plus brillant se place à la fin de cette laborieuse campagne. Il venait d'entrer dans les mers de Chine, lorsqu'il fut assailli par un formidable typhon. Par son sang-froid, sa présence d'esprit, son audace, il réussit à soustraire son navire à une perte certaine et à gagner la côte. Il conduit là des heures angoissantes qu'il raconte parfois à ses intimes.

Ce voyage de circumnavigation fut, du reste, fertile en épisodes. Le "Garibaldi" devait passer par le canal de Suez pour rentrer dans la Méditerranée. A cette époque—1882—la flotte anglaise bombardait Alexandrie. On disait que les troupes du Khédive gardaient le canal et même que celui-ci avait été miné par des torpilles. Personne n'osait s'y hasarder, si bien qu'il y avait à l'entrée de Suez un nombre considérable de bâtiments de toutes sortes qui attendaient la fin des hostilités.

Cela causait un préjudice grave au commerce et menaçait d'apporter dans la vie économique de l'Europe une très grande perturbation. Le commandant Morin s'enquit de l'état exact du canal et, persuadé que les craintes étaient exagérées, il mit un matin son navire en état de combat et entra dans le canal. Et le spectacle n'était pas banal de tous ces navires stationnés depuis des jours à Suez qui, à la file indienne, suivaient le pavillon du commandant Morin, s'abritant derrière lui et se risquant à sa suite.

Naturellement, de torpilles il n'y en avait point et le "Garibaldi", avec son imposante escorte, entra, à la stupéfaction de tous, dans les eaux de Port Saïd, rompant ainsi l'enchantement qui pesait sur une des premières voies du monde.

Ce succès mit tout de suite en évidence le commandant Morin qui, investi successivement de fonctions délicates, se trouva bientôt appelé à diriger le très important service de l'artillerie et des torpilles.

Le 6 novembre 1888, il fut nommé contre-amiral, et peu de temps après désigné comme sous-secrétaire d'Etat au département de la marine.

Sur ces entrefaites, il fut envoyé à la Chambre des députés où il siégea, sans interruption, pendant quatre législatures. Il prit part à de nombreux débats et y acquit rapidement une réputation d'orateur précis et persuasif. Vice-amiral en 1893, puis chef du département maritime de La Spezzia, il entra le 29 juin 1900, comme ministre de la marine, dans le cabinet Saracco. Lorsque M. Zanardelli constitua son cabinet en février 1901, il demanda à l'amiral Morin de conserver ses fonctions. L'amiral y consentit. Son œuvre fut utile et féconde. Grâce à lui, la marine italienne est aujourd'hui à la hauteur de sa tâche.

Aussi, quand en mai dernier M. Prinetti se vit forcé de quitter la Consulta, nul ne parut surpris que le Roi et M. Zanardelli eussent pensé à l'amiral Morin pour le remplacer. C'est qu'en effet, outre ses remarquables aptitudes militaires, l'amiral Morin possède des qualités diplomatiques et un renom d'habileté qui l'avaient depuis longtemps désigné à l'attention du Roi. M. Prinetti lui-même, se sentant déjà atteint, avait plus d'une fois souhaité avoir pour successeur son collègue de la marine qu'il aimait beaucoup et tenait en une particulière estime. L'opinion n'a pas tardé à ratifier ce choix et toutes les chancelleries d'Europe s'en félicitent à cette heure.

Grand et vigoureux, l'allure martiale, les traits énergiques, l'amiral Morin donne encore plus l'impression d'un militaire que d'un marin. Il parle et écrit le français d'une façon parfaite. Il connaît l'histoire et la littérature, le théâtre et l'art de ce pays comme un Français de France. Administrateur très rigide, il est très modeste et insensible aux vanités extérieures. Il a beaucoup de goût, mais est dans la vie privée d'une extrême simplicité. Il trouve son plus grand bonheur dans le calme de la famille. Il a plusieurs enfants, dont une jeune fille que l'on dit très belle.

Tel est l'homme que les Parisiens ont acclamé aux côtés de ses souverains. C'est un ami de la France.

Réconciliation prochaine.

La réconciliation du prince héritier de Saxe avec la princesse Louise-Antoinette de Saxe semble être en excellente voie, surtout depuis que la princesse, sur le désir de sa famille et de la cour de Saxe, a consenti à aller vivre près de Lyon, dans la résidence qui lui avait été assignée quand sa séparation avec M. Giron fut devenue absolue.

Depuis longtemps, le prince héritier était en faveur d'un rapprochement qui permît à ses enfants de revoir leur mère et qui mit ainsi fin aux souffrances par lesquelles celle-ci a chèrement payé son heure d'égarement.

Seul, le roi de Saxe s'était opposé jusqu'ici à toute mesure de clémence; mais les instances de la famille de la princesse Louise-Antoinette, celles du prince héritier lui-même, et surtout la persistante affection que le peuple saxon porte à la princesse exilée, et qu'il ne se gêne point d'afficher, ont produit leur effet. Dès à présent, le rappel de la princesse auprès de ses enfants est décidé en principe, et si la réconciliation n'est point encore un fait accompli, c'est parce que l'on cherche à déterminer le "modus vivendi" qui permettra de contenter la mère et de souscrire aux vœux du peuple, tout en tenant compte de la situation faite à la princesse et au prince héritier par le divorce.

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT.

Les ministrels de Al. G. Field poursuivent triomphalement le cours de leur succès devant des salles combles. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine.

Celle qui vient sera plus brillante encore.

La direction nous promet "Way Down East" avec le concours de Lottie Blair Parker.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Impossible de rêver un plus heureux groupement de talents que celui que nous offre en ce moment l'Orpheum. Mlles Mary Hampton, Max Waldon, Olivette, G. Schindler, Leah Russell, ect.

Lundi soir, première de "A Pass for Two" avec un brillant comique, Sam Edwards.

GRAND OPERA HOUSE

C'est un véritable chef-d'œuvre que "Pudd'nhead Wilson" de Mark Twain, adaptée à la scène par Frank Mayo et admirablement interprété par la troupe Baldwin-Melville.

Dimanche, en matinée, première de "Under Two Flags".

THEATRE TULANE.

"Lady Rose's Daughter" attire depuis le commencement de la semaine un public d'élite au Tulane, en attendant l'apparition de M. Faversham, un artiste de premier ordre, dans "Imprudence", une double nouveauté comme pièce et comme comédien.

Tempête.

Presse Associée.

Washington, 23 octobre — En prévision d'une tempête probable ordre a été donné d'arborer les signaux d'ouragan sur les côtes de la Virginie et de la Caroline du Nord, et des avertissements ont été envoyés aux ports du centre et du sud sur l'Atlantique.

—o:—

Le futur ambassadeur anglais à Washington.

Presse Associée.

Londres, 23 octobre — L'Exchange Telegraph Company dit que Sir Henry Mortimer Durand, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, remplacera probablement le défunt Sir Michael Herbert au poste d'ambassadeur à Washington.

—On ne peut encore obtenir rien de positif au sujet de la nomination du successeur de Sir Michael Herbert. Au ministère des affaires étrangères un représentant de la Presse Associée a été informé ce soir que le roi Edouard n'a encore approuvé aucun nom, et qu'en conséquence toute annonce de nomination est prématurée.

Les meilleures informations qu'on puisse obtenir à Londres tendent cependant à la nomination de Sir Henry Durand.

Irréconciliables.

Presse Associée.

Paris, France, 23 octobre— Préalablement aux débats du procès en divorce intenté par Madame Réjane à son mari M. Porel, directeur du théâtre du Vaudeville, et de la demande reconventionnelle de ce dernier, les époux ont comparu aujourd'hui devant le juge Ditte, président du tribunal de première instance, pour la tentative usuelle de réconciliation.

Il a suffi de quelques minutes pour convaincre le juge qu'aucune des parties n'était disposée à la réconciliation; et Mme Réjane et M. Porel ont quitté le cabinet du juge au bout d'une demi-heure.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

EDMOND ROSTAND ET SON THÉATRE.

Les manuscrits devront nous parvenir au 1er mars 1904 [illegible].

L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables si le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus se concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
EUG. FORGES.
P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 164 Commencé le 24 juin. 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

TROISIEME PARTIE.

LE DERNIER COMBAT.

XII

Suite.

—Malgré vos fautes, malgré vos crimes, dit gravement le visiteur, je ne vous abandonnerai pas, Jacques Brunement, car je conserve pour la mémoire de votre père, la plus sainte vénération!....

Le complice de Cartigny passa du morne désespoir où il était plongé à un accès de reconnaissance éperdue.

Il balbutia:

—Ah! Je n'en attendais pas moins de vous, monsieur Davenesle!.... Vous avez raison de croire à mon sincère repentir, et je vous jure que tous les jours qui me restent à vivre....

Georges interrompit cette tirade:

—Ne me remerciez pas!....Je n'agis qu'au nom d'Antoine Brunemont.... Je mets cent mille francs à votre disposition.

Les doigts crochus du joueur se crispèrent instinctivement comme s'ils tenaient déjà cette somme.... Mais son interlocuteur continua d'un ton ferme:

—Vous quitterez la France. Je vous laisse le choix de la contrée où vous vous rendrez, et c'est là que vous sera payée la lettre de crédit que je vous remettrai au moment de votre départ.

Jacques exprima le désir de se rendre au Klondyke, grisé qu'il était par la merveilleuse réussite qu'y avaient trouvée Rivas et Davenesle.

Georges le prévint que les temps étaient changés, mais il le laissa cependant entièrement libre de sa décision.

Les desseins de la Providence sont impénétrables!....

Six mois après son installation dans le "claim" qu'il avait acheté; une explosion de dynamite, en allumant une cartouche destinée à faire sauter une mine, laissait sans père le petit Marcel.

***

Henry de Fangerolles a, naturellement, épousé sa cousine Denise.

Ils vivent tendrement unis, à côté de leur père et de leur mère.

Rolande n'a pas quitté et ne quittera jamais le jeune ménage.

Elle s'est consacrée exclusivement à l'éducation et à l'instruction de son fils dont elle rêve de faire un homme.

Si le Ciel donne bientôt à Denise la joie d'être la maman d'une petite fille, qui sait quel est l'avenir réservé aux enfants des deux frangines?....

L'œuvre de régénération commencée par sa fille sur l'âme de Clarisse a été heureusement continuée par les soins de Davenesle.

Dans la retraite où elle vit, le moral de l'infortunée s'est raffermi peu à peu.

Des fautes d'autrefois, des terribles épreuves traversées, le souvenir même disparaît de son cerveau, car tous les efforts de ceux qui veillent sur elle ne tendent qu'à oublier les mauvais jours.

Aussi, Georges, devant cette transformation édifiante, n'a-t-il pas hésité à révéler à Denise tout ce que celle-ci ne savait pas encore.

—Le Ciel t'a fait retrouver ton père, dit-il à la jeune femme un jour qu'il allait avec elle et son mari voir Clarisse.... Serais-tu heureuse s'il te rendait aussi ta mère?

—Est-ce possible!.... balbutia-t-elle, le cœur battant d'une émotion indicible.... Elle n'est donc pas morte!....

—Il y a des résurrections d'âme, mon enfant!....

Nos lecteurs s'imaginent aisément les transports de joie qu'éprouvèrent la mère et la fille en tombant dans les bras l'une de l'autre.

—Maman!.. Ma chère maman!.... murmura Denise à l'oreille de la repentie, en cachant sa tête dans le cou de celle-ci pour dissimuler une délicieuse rougeur... Tu n'as pas pu assister à mon mariage.... Mais tu seras là pour le baptême!....

FIN.

Exclamation d'un brave homme qui vient de passer quelques jours dans la capitale:

Sont-ils drôles, ces Parisiens!.... Ils ont une rue des Petits Champs où il n'y a pas le moindre brin d'herbe, et une rue Bleue qui est de la même couleur que les autres!

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 1 Commencé le 24 octobre 1903

LA Main Mystérieuse.

Par ELY MONTCLERC

PREMIÈRE PARTIE

I

M. Jacques Mazerolles, juge d'instruction à Meaux, était, un après-midi de la fin d'octobre 1895, occupé chez lui à compulser un dossier.

Le matin, ainsi que d'ordinaire, le juge s'était rendu au Palais de justice, et, rien ce jour-là n'y exigeant sa présence, M. Mazerolles, un grand et bel homme de trente-cinq ans environ, avait préféré demeurer à travailler chez lui.

Le magistrat habitait, dans les faubourgs de la ville, une jolie maison agrémentée d'un grand jardin tout planté d'arbres centenaires, à l'ombre fraîche desquels il aimait se promener durant les belles soirées.

De son cabinet situé au rez-de-chaussée, M. Mazerolles pouvait embrasser la presque totalité de son petit parc, ce qui lui plaisait fort et procurait à ses ardes travaux une riante distraction.

Un rosier de toutes saisons grimpait le long de ses fenêtres; un parterre semé de fleurs aux couleurs gaies, s'étendait devant la demeure, et sur ce parterre, le juge, qui avait des goûts bucoliques, se plaisait à reposer ses yeux.

Pour l'instant, toutefois, M. Mazerolles ne songeait guère à voir pousser les fleurs de son jardin.

Le nez enfoncé dans ses paperasses, il lisait avec le plus vif intérêt un rapport d'agent, lorsqu'on frappa à la porte.

C'était une vieille servante, la nourrice du magistrat, qui venait lui annoncer une visite.

—M. le capitaine Beauquesne de Champdeuil est là qui demande à vous voir, dit-elle.

M. Mazerolles ordonna de faire entrer, et quelques secondes plus tard, un officier pénétrait dans le cabinet du magistrat.

Celui-ci s'était levé, et s'empressait, les mains tendues, à la rencontre du capitaine.

—Bonjour, cher ami! fit-il cordialement, quel bon vent vous amène?

—Hélas! mon cher, je n'apporte pas la joie avec moi.... et vous avez devant vous un homme absolument désemparé....

—Ah! bah! mais c'est vrai, parbleu! que vous êtes tout défait! Je ne l'avais pas remarqué, excusez-moi....

Et comme l'officier ébauchait un geste, le juge reprit:

—Asseyez-vous là, et dites-moi vite si je puis vous être de quelque utilité....

—Je le crois, mon cher Mazerolles, et c'est autant au magistrat qu'à l'ami, que je m'adresse en ce moment.

—Tout à votre disposition Beauquesne.... parlez!

—Eh bien! voici: ma femme s'est enfuie, et elle a emmené avec elle mon fils, notre petit Henri....

M. Mazerolles jeta à ces mots une exclamation de surprise.

—Par exemple! fit-il, voilà qui est renversant!....

Êtes-vous bien certain de cela? J'ai peine à admettre que Mme Beauquesne, une personne si.... comme il faut, ait....

—Elle s'est enfuie, je vous le répète, interrompit le visiteur, et je viens solliciter votre con-